

## CHARYBDE ET SCYLLA

*Un mouvement liturgique pastoral doit éviter d'abord d'être un mouvement archéologique. Nous avons besoin des archéologues de la liturgie; nous souhaitons vivement qu'il y en ait beaucoup qui s'intéressent à notre effort. Mais si, ce faisant, ils utilisent avec nous le produit de leurs travaux, en tant qu'ils collaboreront à notre tâche, ce n'est plus du tout de leur point de vue habituel qu'ils pourront continuer à voir les choses. Que voulons-nous dire?*

*Pour l'historien et, à plus forte raison, l'archéologue de la liturgie, les livres liturgiques actuels ne sont que des documents; ils n'offrent point d'intérêt en eux-mêmes, mais seulement pour le passé qu'ils permettent de reconstituer hypothétiquement. De ce point de vue, par exemple, le Canon de la messe n'est qu'un ensemble de membra disjecta au moyen desquels on pourra peut-être retrouver, par tout un jeu d'analyses et de conjectures, ce qu'était la messe du IV<sup>e</sup> ou du V<sup>e</sup> siècle. Les cérémonies de la grand'messe, ou celles de la Semaine Sainte, ainsi considérées, ne seront à leur tour qu'un complexe de survivances où l'on distinguera les stratifications successives, les doublets, les transpositions, voire les contresens (je pense à l'incensum du cierge pascal et à bien d'autres choses)...*

*Pour nous, par contre, ce qui nous intéresse indirectement dans les livres de la liturgie romaine, ce sont ces livres eux-mêmes; nous les prenons comme l'expression de la volonté actuelle de l'Église sur ce que doit être aujourd'hui le culte de ses membres. Il est évident que les connaissances historiques et archéologiques sont indispensables à l'intelligence de ces livres dans leur état présent. Aussi n'hésitons-nous jamais, et nous reviendrons là-dessus tout à l'heure, à faire un abondant usage de ces connaissances.*

Mais nous ne rechercherons pas ces connaissances pour elles-mêmes; ce que nous chercherons, c'est une meilleure compréhension et, par suite, une meilleure réalisation des cérémonies actuelles, des prières actuelles. Car ces cérémonies et ces prières ne seront pas pour nous des documents, mais des réalités vivantes dont il faut que nous vivions et que nous fassions vivre nos fidèles.

Il est très important de bien préciser cela dès le début. C'est spécialement important parce que la science historique de la liturgie étant indispensable à l'intelligence de celle-ci et à sa mise en œuvre, la tentation sera permanente de confondre l'une avec l'autre. Mais c'est ce qu'il faut éviter à tout prix, dans l'intérêt de l'une comme de l'autre. Mouvement pastoral, notre mouvement ne veut pas former des archéologues, mais former des chrétiens, et des chrétiens d'aujourd'hui, des membres de l'Église qui n'est pas une réalité historique du passé, l'Église de Léon ou de Grégoire, mais une réalité vivante du présent, l'Église de Pie XII. Dire cela nous amène à distinguer notre but non plus simplement de l'archéologie liturgique, mais de ce que j'appellerais l'« archéologisme ». Et si nous avons et devons toujours garder une estime efficace de l'archéologie liturgique, je veux dire une estime qui porte à s'en servir, nous devons au contraire dénoncer comme notre ennemi l'« archéologisme ». C'est ici, en effet, le premier danger qui menace un mouvement tel que le nôtre, danger en ce sens que l'archéologisme est ce qui peut le mieux nous déconsidérer aux yeux des fidèles et du clergé, mais danger surtout en soi, en ce sens que l'archéologisme est la négation même de ce que nous voulons.

Qu'entendons-nous par « archéologisme »? Ce n'est pas une erreur systématique, mais c'est une tendance perverse d'autant plus dangereuse qu'elle est moins avouée, voire moins consciente. En tout domaine, à côté de l'histoire qui est une science, il y a l'histoire qui est un art fait d'imagination, quoique appuyée sur l'érudition, c'est l'art romantique de Chateaubriand, c'est le romantisme même : le goût des ruines parce qu'elles sont des ruines et qu'on préfère à travers leur prestige un passé enchanteur au présent décoloré. C'est le refus de vivre dans la réalité qui nous presse, c'est l'évasion dans le rêve des époques révolues. Ceci peut

être légitime sur le plan littéraire, encore qu'il soit facile de basculer dans une vie chimérique et morbide. Mais sur le plan religieux, c'est totalement et radicalement inadmissible. Mettons les points sur les i : nous ne voulons pas un mouvement liturgique pour ressusciter artificiellement dans nos églises soit le moyen âge, soit la chrétienté des basiliques, soit celle des catacombes. Nous ne voulons pas faire rêver nos fidèles sur la liturgie clunisienne ou sur la messe de saint Grégoire, au-delà de la messe actuelle où nous ne leur laisserions voir qu'un résidu rabougri ou déformé du passé. Nous ne voulons pas leur donner la nostalgie des baptêmes dans la nuit pascale au Latran de saint Grégoire; nous voulons leur faire vivre à fond la spiritualité de leur baptême à eux, tel qu'il est célébré aujourd'hui. Ce n'est pas à dire que nous n'ayons de grands exemples à tirer du passé et beaucoup à en ressusciter peut-être. Cela signifie que nous ne voulons pas qu'on puisse nous dire : « Vous cherchez à faire vivre les fidèles dans l'atmosphère d'une chrétienté qui n'est plus et qui ne peut plus revivre. » Parce que nous voulons au contraire, par la liturgie, vivifier la chrétienté actuelle et donner à ses gestes et à ses prières d'aujourd'hui le maximum d'actualité.

Nous venons de parler d'art. Cela évoque aussitôt une autre distinction d'importance. Le retour à la liturgie s'est déjà opéré dans certains milieux à la faveur d'une culture artistique plus riche et plus affinée, laquelle a rendu à bien des modernes le sens de ce que la liturgie représente de beauté créée par l'homme, par l'homme nouveau né de l'esprit. Ceci encore s'apparente au romantisme, et nous sommes ici dans la ligne du Génie du Christianisme. Cependant il ne s'agit plus du tout de ce qu'il y a de morbide dans certaines tendances romantiques, mais au contraire d'une des redécouvertes les plus authentiques de Chateaubriand. Plus près de nous, qui niera l'influence bienfaisante d'un Huysmans, et est-il besoin de rappeler le mot d'un pape récent : « prier sur de la beauté » ? Félicitons-nous donc que les artistes ressentent tout ce qu'il y a de beauté dans la liturgie romaine et de ce qu'ils concourent parfois si efficacement aujourd'hui à la faire fleurir en tous domaines : architecture, chant sacré, ornements, voire, car les cé-

rémoniaires sont aussi des artistes, ordonnance des cérémonies. Mais précisons aussitôt que cette tâche, si estimable qu'elle soit, si utile qu'elle puisse être pour aider à la nôtre, n'est pas la nôtre. Pas plus que de science, ce n'est d'art que notre mouvement liturgique pastoral se préoccupe directement. Il ne veut pas faire des archéologues, disions-nous; pas davantage il ne veut faire des artistes; encore un coup, ce qu'il veut, ce qu'il veut uniquement, c'est faire des chrétiens, des chrétiens plus chrétiens parce que mieux insérés dans l'Église. L'artiste comme l'archéologue pourra y être d'un grand secours. Mais nous ne sommes pas plus l'un que l'autre, en tant que pasteurs qui voulons faire œuvre pastorale. Ce n'est pas parce que c'est une belle chose que nous voulons cultiver chez nos fidèles le sens et la pratique de la liturgie, c'est parce que c'est une chose sacrée.

Et par là encore, nous prévenons l'objection : qu'on ne vienne pas nous dire, comme un personnage de Bernanos dans son Journal d'un curé de campagne : « Ah! oui, vous faites de la musique »; non, pas du tout, nous faisons de la religion. Mais pour être à même de donner en bonne conscience cette réponse, il faut à plus forte raison que nous distinguions notre fin d'un quelconque « esthétisme ». Nous respectons, avons-nous dit, nous utiliserons l'archéologie, mais nous rejetons l'« archéologisme ». Disons de même que si nous respectons et voulons faire grand cas de l'art, nous condamnons et nous abhorrons l'« esthétisme » liturgique. Il faut ici préciser plus encore que tout à l'heure. L'archéologisme est une manie d'érudits qui ne fera jamais beaucoup d'adeptes. L'esthétisme est une maladie de la sensibilité qui s'attrape très facilement dans une civilisation trop poussée comme la nôtre. Or cette maladie signifierait la stérilisation complète, par la racine, de tout ce que nous voulons faire. Nous sommes, dès le principe, en opposition délibérée avec la lamentable définition qui traîne encore en tant de manuels : « liturgie = culte extérieur officiel de l'Église ». Ce n'est donc pas pour goûter à la grand'messe le même plaisir qu'aux ballets russes que nous voulons faire de la liturgie. Et d'abord, parce que pastoral, nous voulons que notre mouvement liturgique soit populaire. Il ne faut donc pas que nous commencions par traiter la liturgie comme un bibelot précieux, délicatement manié pour leur

jouissance par quelques décadents. Tout le monde parle aujourd'hui avec dédain de ces lamentables messes de minuit ou de Sainte-Cécile, pendant lesquelles on vient écouter un concert, tandis qu'un prêtre expédie dans un coin, le plus discrètement qu'il peut, une messe basse. Mais je ne sais pas si la profanation n'est pas encore plus directe et donc plus odieuse quand on voit une foule d'amateurs, peu ou point intéressés par le mystère du Christ, se délecter d'entendre trois diacres chanter le plus liturgiquement du monde la Passion, ou la maîtrise réputée d'une de nos cathédrales « exécuter », comme on dit, un impeccable graduel. Il y a tout un public qui tourne déjà autour des églises où la liturgie a été restaurée, simplement pour se gargariser de chant grégorien, ou pour assister à des pontificaux minutieusement ordonnés, tout comme il assisterait à une danse sacrée de Java ou à la cérémonie du thé dans une maison japonaise. Osons le dire tout net, les sarcasmes qu'on essuie dans le clergé quand on parle de vie liturgique viennent de ce que ceux auxquels on parle croient de bonne foi que c'est cela que nous voulons cultiver. Disons donc bien haut, tout au contraire, que cela nous répugne autant qu'à eux. Nous ne nions pas pour autant qu'il soit parfaitement légitime d'éprouver de la joie à assister et, ce qui est mieux, à prendre part à une belle cérémonie liturgique. Cette joie est saine, elle doit s'épanouir et nous voulons la communiquer. Mais on comprend bien que faire de la liturgie pour le plaisir de moduler des mélodies archaïques, de faire chatoyer de somptueuses étoffes ou d'orchestrer des évolutions chorales renouvelées de l'antique, c'est tout autre chose. La liturgie n'est pas un spectacle plus complet encore que du Wagner et que l'on doive faire goûter à un silencieux public de raffinés dont on s'étonne seulement qu'ils n'applaudissent pas quand c'est fini. La liturgie est une action collective à laquelle tous doivent prendre part et qui doit être, pour les plus simples comme pour les plus cultivés, non une savoureuse émotion de leur sens artistique, mais un événement bouleversant de leur vraie vie.